

L'ENLEVEMENT DE LA COMTESSE

Neuvième partie du CHEMIN DES LARMES

MONSIEUR L'INGENIEUR

Il y a à Bellombe une voiture publique qui va tous les jours à Belley. Le messenger part à six heures du matin, emmenant les voyageurs qui montent dans sa voiture à Bellombe et ceux qu'il trouve sur son passage quand il y a place à leur donner. Il est vrai que les places manquent rarement : car si la régie autorise le messenger à prendre six voyageurs, il arrive assez souvent qu'il contrevient aux règlements de police et fourre dans son véhicule jusqu'à dix ou douze personnes qui sont pressées comme des harengs dans une tonne.

Pas vu, pas pris. Allons-y tout de même.

Le messenger fait dans la ville les commissions dont on l'a chargé, emplit le derrière de sa voiture de colis de toute nature, vin, huile, légumes, épiceries, tabac, comestibles, boîtes, malles, etc. Puis à quatre heures il attelle ses chevaux et se met en route pour revenir à Bellombe où il arrive généralement à sept heures.

Or, le surlendemain où la Papillonne avait quitté la comtesse Paule, le messenger, retour de Belley, amena à Bellombe, entre autres voyageurs, un homme d'une quarantaine d'années, à figure joviale, portant toute sa barbe, convenablement habillé et d'assez bonnes manières, qu'il déposa avec ses deux malles à l'auberge du Cheval-Blanc.

Le voyageur demanda une chambre, en disant qu'il resterait au moins quinze jours ou trois semaines à Bellombe. La plus belle chambre de l'auberge lui fut donnée.

Quand on eut monté les malles dans la chambre, le voyageur les ouvrit devant l'aubergiste et son garçon. L'une contenait son linge et ses effets d'habillement. Les vêtements et le linge étaient neufs et un œil un peu exercé aurait pu voir facilement qu'on n'en avait pas encore fait usage.

L'autre malle contenait tout un assortiment d'objets propres à un géomètre ou à un ingénieur ; la chaîne et l'équerre d'arpentage, une boîte de compas, des crayons, des règles, des équerres de plusieurs grandeurs, des encres noire, bleue et rouge, etc. Dans un carton se trouvaient des feuilles de papier à dessin et à décalquer ; sur quelques feuilles il y avait de grandes lignes tracées, les unes bleues, les autres noires ou rouges, puis des lettres de distance en distance et des chiffres microscopiques.

L'aubergiste ouvrait de grands yeux ébahis.

— Mon cher monsieur, lui dit le voyageur, je me nomme Julien Forestier ; je suis ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer économiques, et je suis envoyé de Paris à Bellombe par ma compagnie. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est question d'ouvrir dans cette contrée un chemin de fer d'intérêt local.

— Certainement, monsieur, on parle de cela depuis deux ans, et nous ne voyons toujours rien venir.

— La chose va aboutir. Je suis envoyé à Bellombe pour examiner les lieux où la ligne doit passer, où des stations pourront être établies...

— Monsieur, tâchez que nous ayons une station ici, à Bellombe.

— Je ne peux rien vous promettre encore, je verrai. Il faut d'abord dresser des plans, tenir compte de tous les accidents de terrain et déterminer le tracé le plus avantageux. Telle est la mission qui m'est confiée en ma qualité d'agent de la compagnie des Chemins de fer économiques.

J'aurai aussi à voir les principaux habitants de votre commune et des villages voisins pour les engager à prendre des

actions du nouveau chemin de fer et recueillir leurs souscriptions, je veux dire le nombre de actions qu'ils prendront, car les versements d'argent ne commenceront que lorsque les travaux seront en cours d'exécution.

— Cela a déjà été fait, monsieur ; il y a un an un agent comme vous est venu à Bellombe et il a trouvé beaucoup de gens qui se sont fait inscrire comme souscripteurs aux actions. Ainsi, moi, j'ai souscrit pour quatre actions de cinq cents francs, c'est-à-dire deux mille francs.

— C'est très bien, cher monsieur, et je vous félicite d'avoir compris les intérêts de votre pays. Ce que vous m'apprenez me fait grand plaisir. J'aurai moins de peine à recueillir des souscriptions.

— A Bellombe nous désirons tous avoir un chemin de fer.

— Je comprends cela ; les chemins de fer font la fortune des pays où ils passent, ils ont fait la fortune de la France par les innombrables services qu'ils rendent au commerce et à l'industrie. Les chemins de fer, cher monsieur, ah ! quelle belle invention ! Au lieu de trois heures pour aller à Belley, vous vous y rendez en un quart d'heure. Voilà le progrès. Inclignons-nous devant le progrès.

— Je m'incline, monsieur.

Et l'aubergiste, en effet, s'inclinait devant le voyageur, flatté qu'un homme aussi considérable, un ingénieur, daignât causer avec lui.

Mais l'entretien fut clos par ces paroles de l'ingénieur :

— Mon cher hôte, j'ai besoin de souper ; je vous prie de m'en offrir un peu, j'ai toujours un appétit dévorant et que je bois encore mieux que je ne mange.

— Tant mieux, monsieur, tant mieux.

— Je ne regarderai pas à la dépense ; mais je veux des mets excellents, des vins vieux premier choix, du bon café et des liqueurs exquises.

— Vous serez satisfait, ma femme a été cuisinière à Lyon chez un chanoine très gourmand, qui, comme vous, mangeait bien et buvait encore mieux. Ma cave est bien garnie, je ne vous dis que ça, et vous jugerez du savoir-faire de mon épouse.

— Tout de suite, cher monsieur, tout de suite. Allez, allez, j'ai faim. Je descends derrière vous, car, comme j'aime beaucoup la société, je prendrai mes repas dans la grande salle de votre auberge.

Le lendemain, tout le monde savait à Bellombe qu'un savant ingénieur était arrivé de Paris pour étudier le tracé définitif du fameux chemin d'intérêt local depuis si longtemps attendu, et au bout de quelques jours, M. l'ingénieur était l'objet de toutes les sympathies.

Il n'était pas fier du tout, on peut même dire qu'il était assez familier. Il saluait tout le monde, causait avec ceux-ci, avec ceux-là, distribuait des poignées de mains comme un évêque des bénédictins, et cela avec un air si bon enfant !

On le voyait en rase campagne, arpenter la plaine à grandes enjambées, lever des plans, prendre des niveaux.

Le soir et souvent même dans la journée, car il ne travaillait pas constamment, il faisait la partie de billard avec les habitués du café du Cheval-Blanc, et ne dédaignait même pas de jouer à l'écarté, au domino, au matador, quand on l'en priait, et de faire le quatrième pour une fine partie de piquet. Il jouait aussi aux dames, aux échecs, y était fort habile, et en sa qualité d'ingénieur, habitué aux calculs, à chercher des combinaisons, il gagnait presque toujours. Toutefois il n'abusait point de sa supériorité pour ne pas ouvrir son portefeuille ; au contraire, il était généreux, et c'était lui le plus souvent qui payait les dépenses et régala ses nouveaux camarades.

Ses fonctions devaient être bien rétribuées, car il avait ses poches pleines d'or et son portefeuille bien garni de billets de banque.

Il avait fait une visite au maire, qui l'avait fort bien reçu, et l'on avait longuement et sérieusement parlé du chemin de fer projeté. L'ingénieur connaissait les votes du conseil général, du conseil d'arrondissement, les démarches faites